

BHL Réflexions sur

Le Point du Vendredi 19
octobre 2001 (Hbbdb)

A partir de ses reportages autour des points chauds de la planète, Bernard-Henri Lévy a conçu un essai* où il s'interroge sur la guerre, la notion moderne de Mal et cette fameuse fin de l'Histoire que certains avaient trop vite prédite. Un livre actuel, important. Extraits.

J'avais, à Sri Lanka, rencontré une kamikaze repentie dont les mots, et même le visage, me hantaient et ne cessaient de venir en surimpression de ce que l'on apprenait, au fil des heures, des assassins du World Trade Center. Je revins à mes notes. Je repris tout ce qu'elle m'avait dit, et que je n'avais pas utilisé, sur l'énigme de ce geste où l'on choisit de mourir pour tuer, de mêler sa mort sainte à la sale mort de ses victimes. Les assassins n'avaient-ils pas d'autre voie, après tout ? N'y avait-il pas d'autres solutions - attentat bactériologique, missiles, gaz Sarin comme à Tokyo - que cette solution sacrificielle ? Qu'est-ce qui se passe, autrement dit, dans la tête d'un homme ou d'une femme qui, entre toutes les solutions possibles, choisit celle qu'il lui permettra, en plus, d'accompagner ses victimes dans leur mort ? Je passai des heures à scruter les portraits de Mohamed Atta et de Ziad Jarrahi. Je tâchai d'imaginer leur vie ; leur mort ; les derniers instants dans la cabine de pilotage ; les ultimes questions, au moment de virer vers les tours ; la façon dont ils se sont épiés les uns les autres ; la pression du groupe veillant à ce que chacun soit à la hauteur de ses compagnons de mort volontaire ; la démultiplication morbide de la volonté toujours sujette, au bord de l'acte suicidaire, à un revirement de dernière minute ; la punition immédiate du défailtant ; et puis, avant cela, bien avant, la mise en condition qui avait dû être la leur pour qu'ils soient capables, à l'arrivée, de cet acte dément. Tout le monde a dit : une mise en condition qui s'est étalée, forcément, sur des années. Mais quoi, pendant ces années ? Quel type d'apprentissage, non seulement technique, mais intellectuel, moral, allez ! osons le mot, spirituel, pour être bien certain que l'on ira au bout, que l'on ne craquera pas et que l'on transgressera tout ce qui attaque à sa propre vie, aux passions de l'existence ? Sri-Lankaise m'avait décrit son camp d'entraînement, dans le Wanni, comme un lieu de travail idéologique autant que militaire. Elle m'avait dépeint le chef du camp comme une sorte de maître, doté d'un ascendant démocratique. Ne fallait-il pas supposer, quelque part en Afghanistan ou ailleurs, une sorte d'académie du crime, de West Point du terrorisme, de secte de l'excellence

assassine vouée à ce double dressage, sélectionnant impitoyablement les recrues ? Les ruines. Ce paysage de ruines auquel semblait réduite, sur les images montrées par toutes les télévisions du monde, la partie sud de Manhattan. Face à ces images de désolation, face au spectacle sidérant de la puissance américaine provisoirement réduite à des gravats, face à New York ville morte où l'on ne croisait plus, pendant ces quelques jours, que des ombres, errant dans les débris d'acier et de béton, couvertes de cendres et de poussière grise, les uns pensèrent à telle scène de tel film de science-fiction ; les autres, à telle page d'un roman de Tom Clancy ou de Brett Easton Ellis ; je ne pouvais pas ne pas penser, moi, à ces autres villes mortes, et en ruine, où je me trouvais quelques mois plus tôt et que je venais de raconter dans ce livre. Kuito et Huambo, en Angola... Gogrial au Sud-Soudan... Toutes ces villes fantômes, peuplées de fantômes, qui offraient le même spectacle, exactement... Toutes ces pages que j'avais écrites, et qui me semblaient maintenant si bizarres, sur la ruine selon Hegel et selon Walter Benjamin... Et puis, avant cela, le choc de Sarajevo, de Vaste - ce jour de 1994, notamment, où j'étais venu, à Washington, présenter « Bosna ! » devant Hillary Clinton et un parterre de parlementaires incroyables : « imaginez, disais-je, une ville européenne réduite en cendres... imaginez une grande ville américaine réduite à l'état de trou noir par un bombardement... » ; je ne croyais pas si bien dire ; je ne pensais pas, nul ne pouvait penser, que la grande folie urbicide qui aura été l'une des marques, au XX^e siècle, de tous les fascismes sans exception, frapperait un jour ici, à Washington, à New York réduits à l'état de villes angolaises... Les disparus. Ces milliers d'hommes et de femmes ensevelis dans un million de tonnes de décombres, peut-être broyés, et dont les corps, à l'heure où j'écris ces lignes, n'ont pas été retrouvés. Je ne pouvais pas pas songer, là non plus, à l'ordinaire des trous noirs d'où je revenais. Je ne pouvais pas ne pas avoir en tête, plus que jamais, ces milliers d'autres hommes et femmes, ensevelis dans les mines de diamants angolaises, avalés par la brousse burundaise, égares, ou-